

## LA MORT DU GRAND-LOUP

*Il s'était retiré dans sa tanière, creusée par des générations de loups, si bien qu'elle était spacieuse, profonde, tapissée de mousses et de lichens, embrassée par les énormes racines d'un hêtre majestueux qui, par elles, s'agrippait au sol, comme pour mieux défier les ouragans.*

*L'animal sentait que proche était sa fin. Depuis des mois déjà il avait dû quitter la meute - SA meute ! - ayant été battu en combat singulier par plus jeune et plus résistant que lui. Il s'était incliné devant la loi de la nature, mais se sentait encore capable de se suffire à lui-même. Dominé, certes, mais non humilié, car il avait fait ses preuves, il serait respecté, il le savait, par ses congénères.*

*S'étant enfoncé dans les profondeurs de la forêt, il avait découvert ce lieu spécifique, abandonné depuis longtemps, semble-t-il, et qui paraissait lui être destiné. Là, il pourrait assumer sa solitude, en jouir même, car il était encore assez vaillant pour subvenir à ses besoins, auxquels pourvoierait la forêt.*

*Au reste, ne jouissait-il pas du plus beau, du plus grand des privilèges : la liberté !*

*Il en fut ainsi pendant la chaude saison et tout au long de l'automne flamboyant, jusqu'à ce jour fatidique...*

*On était à l'entrée de l'hiver.*

*Les journées étaient plus courtes, le froid s'insinuait, mais cela n'était pas pour inquiéter le loup. Sa toison s'était épaissie, cependant que le hêtre qui l'abritait s'était dépouillé de sa parure*

*cuivrée, composant le plus somptueux, le plus confortable tapis qu'un animal puisse rêver. Et le vent, généreux complice, s'était amusé à projeter des brassées de feuilles de lumière entre les racines de l'arbre, et jusqu'au plus profond de la tanière.*

*La neige était apparue, trahissant évidemment la présence de l'animal...*

*Les hôtes de la forêt se faisaient plus rares, ayant pris leurs quartiers d'hiver, et la faim, modérément, se faisait sentir.*

*Un soir, quittant le cœur protecteur du massif forestier, il était parti tranquillement, la truffe au sol, en quête de quelque provende.*

*De temps en temps, il s'arrêtait à la lisière, cambré, superbe, tête haute, les oreilles pointées en avant. La nuit était noire, sans lune, et son regard perçant, souverain, sondait l'obscurité : loin, en contrebas, le village sommeillait dans la vallée. À peine entendait-on, de temps à autre, un aboiement lointain, un meuglement assourdi. Bêtes et gens dormaient. Le loup sentait monter en lui comme une secrète jouissance. Il était là, invulnérable, semblait-il, narguant l'homme, l'ennemi héréditaire.*

*L'instant d'après, il reprenait sa route, d'un petit trot coulé, harmonieux, se dirigeant vers un amas de fougères roussies émergeant de la neige.*

*Et soudain, c'est le drame !!*

*Un affreux dé clic, et deux mâchoires métalliques à l'horrible denture se referment sur l'une de ses pattes avant. La douleur est insoutenable, mais il se tait, stoïque ; surtout ne pas ameuter les gens du village !*

*De soubresauts désordonnés, en contorsions qui le torturent, il se rend vite à l'évidence : il est réduit à l'impuissance et les hommes, tôt ou tard, vont le découvrir. Une seule solution : ronger cette patte broyée jusqu'à ce qu'elle se détache du piège meurtrier.*

*Et longuement, patiemment, avec la rage du désespoir, étouffant des gémissements de douleur, il se mit à mordre, à entamer, à rogner ce fragment d'os et cette chair sanglante qui finirent par céder.*

*Le jour n'était pas encore levé, qu'il achevait enfin sa lugubre besogne.*

*Clopinant sur trois pattes, épuisé, perdant son sang, il regagna péniblement sa tanière, convaincu qu'on retrouverait facilement sa trace et que son sort serait vite réglé.*

*Or, ne voilà-t-il pas que, dans les heures qui suivirent, le ciel, magnanime, se mit de son côté. La neige tomba si abondamment que non seulement elle gomma toute trace, mais, qu'au village, elle bloqua les portes, combla les ruelles et que les hommes, tout ébaubis à leur réveil, durent avant toute autre préoccupation, armés de pelles et de balais, déblayer leurs seuils et se frayer un passage dans la masse neigeuse.*

*Pendant combien de jours, combien de nuits, le loup entreprit-il de lécher doucement, patiemment, son moignon ensanglanté ? Nul ne pourrait le dire. Tant bien que mal, la plaie cicatrisa. Il s'aperçut alors qu'il était d'une faiblesse extrême. Mais, à quoi bon lutter désormais. Il se sentait définitivement vaincu, déchu.*

*Dans un dernier sursaut de volonté farouche, une certitude*

*s'imposa à lui : ne pas montrer sa déchéance à l'homme, ne pas subir l'ultime humiliation de la capture, des risées de l'ennemi de toujours.*

*Pour ce faire, une seule solution : ne plus sortir, se laisser mourir de faim. De cela, il en était encore capable.*

*La bête était robuste, possédait sans doute des réserves de forces insoupçonnées.*

*Pendant des jours elle demeura, tantôt prostrée, tantôt faiblement vigilante, enfouie dans sa tanière.*

*Parfois, par les nuits de pleine lune, lui parvenaient des hurlements lointains de meute - la sienne ? -.*

*Alors tressaillait sa carcasse étique, aux os saillants que dissimulait mal une toison miteuse ; oreilles pointées, truffe frémissante, il relevait la tête, sensible encore à l'appel de la forêt... puis la laissait retomber sur sa couche de feuilles sèches.*

*Et défilait sous son crâne, pêle-mêle, tout un cortège d'images.*

*Il se souvenait d'un ancêtre dont les loups évoquaient la mémoire entre eux, sous la lune. On l'appelait, considéré à la loupe de la terreur, le "monstre du Gévaudan".*

*Lui-même n'était-il pas qualifié de "grand loup" dans le pays ?*

*Il se souvenait aussi... mais c'était là une image apaisante, qu'en des temps lointains un homme doux, un homme de paix, avait fait, d'un de ses congénères, son ami. Il l'appelait "Frère Loup". L'homme était d'Ombrie en Italie. Ses contemporains le désignaient sous le vocable de "Poverello d'Assise". Le loup, lui, venait peut-être des Abruzzes... ?*

*Puis, la pensée du grand loup dérivait.*

*Il se revoyait à la tête de sa meute, superbe, invincible, généreux, éduquant ses louveteaux, leur réservant la première place autour d'une proie, folâtrant avec sa louve fidèle, scrutant l'horizon, à la recherche du seul être qu'il eût à craindre : l'Homme.*

*Ah ! l'Homme ! Quel est donc cet être qui, de tout temps, s'est déclaré ennemi du loup ?*

*Oui, il le savait bien, lui, le Grand-Loup, qu'il y avait depuis des temps immémoriaux, un vaste contentieux entre son espèce et l'espèce humaine, concrétisé par des hécatombes d'ovins principalement, égorgés par ses semblables, au fil des temps.*

*Mais, est-ce sa faute à lui, le loup, s'il a été créé carnassier ?*

*Il lui faut manger de la chair pour vivre...*

*Au fait ! Et l'Homme, fait-il mieux ? L'Homme, qualifié de "plus grand prédateur " de la création !*

*Parfois, au temps de sa vigueur ; alors qu'il observait, de loin, les gens qui s'activaient à leurs tâches dans la vallée, il se surprenait à ressentir comme un élan inconsidéré vers eux, sorte de curiosité affective.*

*Pourquoi ?*

*N'y avait-il pas là, remontant du fond des âges, comme un appel, une attirance mystérieuse et réciproque, qui s'est traduite un jour par la domestication d'un cousin du loup, le chien ?*

*Lui, le loup, ne possède-t-il pas dans ses gènes ce qui devait donner naissance à cet être fidèle et dévoué, parfois jusqu'à la mort, qu'est le chien ?*

*Cruelle ambivalence, source d'incompréhension mutuelle.*

*Ainsi soliloquait le grand-loup pendant sa longue et douloureuse retraite.*

*Or, l'hiver était arrivé. Il avait faim. Il avait froid. Il allait bientôt mourir. Il se sentait pitoyable. Mais qui pourrait avoir pitié d'un loup ?*

*Sa pensée s'obscurcissait chaque jour davantage lorsqu'un soir, porté par le vent, lui parvint, par bribes, un son qui réveilla en lui d'autres souvenirs : le tintement lointain, hachuré d'une cloche. D'anciennes images surgissent alors du tréfonds de sa mémoire collective : groupes encapuchonnés cheminant dans la nuit, portant lanternes pour sonder l'obscurité, pour conjurer toutes les peurs nocturnes et notamment celle, ancestrale, du grand méchant loup...*

*De plus en plus faible, il lui semble maintenant entendre d'autres sons, d'autres appels venant des quatre coins de l'horizon - étrange symphonie ouatée, morcelée, dispersée...*

*Réalité ? Ou fantasmagorie d'un cerveau qu'envahissent peu à peu les brumes de la mort ?*

*En un ultime effort, il tente de se redresser. Dernier sursaut d'une volonté qui s'éteint.*

*Alors, envahi soudain d'une sorte de bien-être fait d'apaisement, de soumission, de renoncement, toute volonté abolie, tout muscles relâchés, le grand-loup se laisse aller sur sa couche et rend son dernier soupir.*

*On était à la Noël... Minuit carillonnait à tous les clochers alentour.*